

Le temps suspendu

Errance sans retour d'Olivier Higgins et Mélanie Carrier

Catherine Lemieux Lefebvre

Volume 39, numéro 1, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux Lefebvre, C. (2021). Compte rendu de [Le temps suspendu / *Errance sans retour* d'Olivier Higgins et Mélanie Carrier]. *Ciné-Bulles*, 39(1), 46–46.



Errance sans retour

d'Olivier Higgins et Mélanie Carrier

Le temps suspendu

CATHERINE LEMIEUX LEFEBVRE

Dans le camp de réfugiés de Kutupalong, situé au Bangladesh, ce sont près de 700 000 Rohingyas qui se sont rassemblés afin de fuir la montée de violence frappant le Myanmar — l'ancienne Birmanie — qui affecte profondément leur communauté. En quelques mois seulement, le camp est devenu l'un des plus peuplés de la planète. Loin du regard des grands médias et à l'insu du reste du monde, les réfugiés occupent ce temps d'attente, ce temps d'entre-deux qui se meuble de files aux postes de distribution alimentaire, d'obligations ménagères et d'hygiène, de musique et de foot. Ce sera notamment par les regards et les voix de Kalam, de Mohammad et de sa famille que les documentaristes accéderont aux coulisses de ce lieu de sursis.

Réalisé par Olivier Higgins et Mélanie Carrier (*Québécoisie*, 2014), **Errance sans retour** est fortement inspiré du travail du photographe documentaire Renaud Philippe qui a couvert l'exode forcé de cette minorité musulmane du Myanmar, auquel les deux cinéastes ont fait appel. La collaboration de Philippe à la direction de la photographie est palpable de plan en plan. Les images captées par Higgins et

photographe traduisent une grande précision dans leur composition et dans leur travail de la couleur. Elles parviennent à saisir l'exiguïté des pièces de ces campements de fortune, comme l'ampleur du camp qui s'est agrandi au fil du temps, tout autant qu'elles réussissent à se rapprocher au plus près de ses sujets sans voyeurisme. Le film se construit selon le rythme qui pulse Kutupalong, marqué par les contrastes. Tel un ballet, des gens en mouvement qui arpentent les routes, font le lavage, creusent des digues, préparent les repas, jouent au ballon, font voler des cerfs-volants ou apprennent l'anglais. Le documentaire tangué constamment entre ces moments d'occupation qui accélèrent les journées et ces moments de temps suspendu où plus rien ne compte que d'exister, de survivre.

Porté par les mots du réfugié Kala Miya, *alias* Kalam, le documentaire est imprégné d'une grande poésie. Une poésie des mots, certes, mais plus encore des images et des sons, alors que les cinéastes adoptent l'œil de l'observateur qui use de ce langage proprement cinématographique pour transmettre la réalité des Rohingyas. Les entrevues sont ainsi réduites à l'essentiel, les paroles témoignant des atrocités, des violences, des peurs, du découragement, des espoirs et des rêves brisés de ces êtres en transit. Et parfois, les larmes, qui sont

versées en silence et saisies au hasard, sont lourdes de sens. Le long métrage est peuplé de moments d'une grande puissance évocatrice; ces images marquent la mémoire, elles habitent et accompagnent longtemps les spectateurs : l'authenticité des larmes de cette mère qui, meurtrie par le désespoir et l'impuissance, pense au suicide tout en sachant qu'elle n'en fera rien pour le bien de sa famille; la spontanéité des enfants de la petite école qui dessinent les horreurs vécues dans leur village natal, ou encore la douceur d'un moment complice entre frère et sœur lors d'une séance de maquillage.

Le visionnement d'**Errance sans retour** est une véritable expérience sensible pour le public, qui plonge dans un univers d'émotions et de sensations. Lors des pluies diluviennes qui transforment le camp en marécage, le film parvient à faire ressentir l'humidité, la moiteur collante de la boue qui rend pénibles les déplacements, et la durée du temps qui passe et s'étire. Car les réfugiés du camp sont coincés dans cette période de flottement, ce temps d'attente porté par l'espoir de retrouver un semblant de vie normale qui ne paraît jamais venir. Higgins et Carrier tournent leur caméra vers ces visages inconnus, ces voix oubliées, et rappellent que le septième art en est un de la mémoire et de la lumière.



Québec / 2020 / 88 min

RÉAL., SCÉN. ET PROD. Olivier Higgins et Mélanie Carrier **IMAGE** Renaud Philippe et Olivier Higgins **SON** Olivier Higgins et Kala Miya (Kalam) **MUS.** Martin Dumais **MONT.** Amélie Labrèche et Olivier Higgins **DIST.** Spira